

FABER VEL OTIOSUS?

La question ne paraît pas sérieuse et sa réponse semble tout de suite évidente : le progrès définit mieux l'homme que la satisfaction de son état actuel, et le travail que l'oisiveté. On dirait un débat entre une certaine sagesse italienne qui savoure le Dolce Farniente et l'autorité d'un Jean-Paul II, qui a consacré une longue encyclique à exalter la dignité que l'homme tire de son travail. Celui-ci y déclare en introduction :

1. *Le travail est l'une des caractéristiques qui distinguent l'homme du reste des créatures... Seul l'homme est capable de travail... Il remplit de son travail son existence... Celui-ci porte la marque particulière de l'homme et de l'humanité... Cette marque ... constitue en un certain sens sa nature même. (Laborem exercens)*

Personne n'aimerait se faire dénoncer comme statique et il est de notoriété commune que... l'oisiveté est mère de tous les vices!

TRAVAIL

A. Merveille

Le travail constitue de fait un attribut propre de l'homme, car il est issu d'une raison, d'une volonté, d'une liberté que lui seul possède. Le travail est l'aspect le plus spectaculaire de la culture, ce complément que l'homme ajoute à sa nature, et spécialement à ses mains d'abord si maladroites. On doit aussi avoir conscience que le travail détermine pour beaucoup le progrès des arts libéraux; pensons simplement à la musique, beaucoup plus diversifiée à son âge classique qu'en l'antiquité, ce qui se doit à la production d'une myriade d'instruments dont l'antiquité était privée. Enfin, la collaboration que demande le travail représente la première nécessité qui force le développement de la société.

Pour mesurer son aspect spectaculaire, il suffit de considérer tout ce que le travail accomplit en termes d'agriculture, de construction, de tissage, de transport, d'armes, d'appareils et d'instruments de tous genres.

B. Subordination

Pourtant, plusieurs faits indéniables obligent à quelque bémol dans cette exaltation du travail comme dimension la plus noble de l'existence humaine.

D'abord, quelque soit le travail, on a toujours hâte d'en finir : hâte au soir, à la fin de semaine, au congé, aux vacances, à la retraite, pour enfin faire autre chose qu'on préfère.

Ensuite, en toutes les langues on finit par le nommer en l'assimilant à un tourment, comme le français, l'espagnol, le portugais, qui lui imposent le nom d'un ancien instrument de torture (le tripalium, devenu respectivement *travail*, *trabajo*, *trabalho*); ou à une souffrance, une peine considérable, comme le latin (*labor*), l'italien (*lavoro*) et l'anglais (*labor*). À quoi on peut ajouter qu'on donne le même nom à l'activité extrêmement souffrante de la femme qui met un enfant au monde.

En outre, le travail, autant qu'on le peut, et depuis toujours, on préfère ne pas le faire soi-même. On le refile à quelqu'un d'autre qu'on *force* à le faire, l'*esclave*, ou qu'on paie pour compenser sa peine, l'*employé*, signe assez éloquent qu'on n'a pas l'impression de

l'honorer spécialement en le *chargeant* de sa tâche.

Enfin, autant qu'on le peut, en se résignant à l'accomplir, on tend à racheter son caractère fastidieux en l'accompagnant d'une activité plus relevée : musique, conversation ou prière.

Une preuve plus essentielle démontre que le travail ne peut constituer l'activité la plus noble, la plus élevée, à laquelle nous invite notre nature d'hommes : le travail est utile, et c'est le motif qui le fait considérer comme bon. Or par définition ce qui est utile est bon parce qu'il permet l'obtention d'un autre bien, forcément meilleur que lui; le but pour lequel on use de moyens est immanquablement un plus grand bien que ces moyens.

Quel est donc ce plus grand bien auquel le travail permet d'accéder? L'action!?!

PRAXIS

A. Merveille

De fait, c'est toujours pour qu'on agisse plus efficacement, que le travail produit ses œuvres : l'agriculture produit des aliments pour qu'on mange; la construction produit des maisons pour qu'on les habite; le tissage, des vêtements pour qu'on s'habille; on produit des véhicules pour aller ailleurs; et une multiplicité d'outils, d'appareils et d'instruments pour qu'on s'en serve dans les opérations les plus difficiles à mener à bien.

Chose remarquable aussi, l'action bonne, conforme au discernement de la raison droite, rend bon l'homme qui l'accomplit : courageux, tempérant, juste, prudent. Ce qu'aucune production du travail ne peut faire : on peut produire une œuvre avec tout l'art requis et s'en trouver mauvais, si on le produit pour quelque intention immorale.

Définitivement, l'action est plus noble que le travail.

B. Sa subordination

Tout de même, l'action, comme le travail, vise un bien qui la dépasse, ce qu'on peut vérifier en faisant le tour des vertus qui assurent la bonté des actions. On agit courageusement non pas uniquement pour le bien que le courage représente, mais pour assurer une vie paisible, à soi et à son entourage; comme le remarque Aristote, il faudrait être monstrueux pour tourner ses amis en ennemis dans l'idée de se donner des occasions de les affronter courageusement! Et on mange avec tempérance pour vivre en santé. On conduit avec justice ses échanges avec autrui pour instaurer une société où la collaboration soit possible et facile et sûre. On prend des décisions prudentes pour rendre aisés les actions inspirées par les autres vertus.

Bref, non seulement le travail, mais aussi l'action, non seulement l'activité productrice, mais aussi l'activité pratique, en réclame une autre plus noble, meilleure, plus excellente, dont elle attend son sens. Aristote l'appelle le *loisir*, la *σχολή*, l'*école*!

LOISIR

Toute notre vie tend au loisir. Nous travaillons, nous agissons, toujours pour nous ménager du loisir, avec une hâte de disposer d'un temps de loisir, pour y faire ce qu'on veut, ce qu'on préfère, et qui est autre chose que le travail et l'action auxquels les besoins

et les circonstances nous obligent.

Pareil choix de mot fait très paradoxal, parce que nous confondons le loisir avec ce qu'il n'est pas!

A. Activité libre

a) Pas du délasserement !

Le loisir n'est pas arrêt, délasserement, mais activité. Le fait que loisir et délasserement impliquent tous deux cessation de travail et d'action pratique donne occasion à un sophisme de l'accident qui les assimile l'un à l'autre. On peut toujours qualifier le loisir de repos, comme le *shabbat* et le *dimanche* sont appelés des jours de repos. Mais c'est à la condition de saisir l'homonymie impliquée dans ce nom *repos* : celui-ci s'applique à trois homonymes : ce qu'on appelle repos est tantôt le contraire du mouvement : l'immobilité; tantôt le délasserement : remède à la fatigue; tantôt activité libre. C'est seulement au troisième cas qu'il s'agit de loisir. Le délasserement est une condition du travail, tandis que l'activité libre en est le but, ce que le travail vise à habiliter.

b) Pas de l'oisiveté (*farniente*) !

1. Une activité

Le loisir n'est pas non plus de l'inaction. Plutôt qu'un *temps* libre, comme on le nomme en plusieurs langues (y compris l'hébreu : פֶּרְיוֹת), il s'agit d'une *activité* libre. Et de l'activité la plus libre, celle qu'on préfère. Cela est déjà écrit dans son étymologie!

loisir : étymol. et hist. **1.** ca 1100 « possibilité (de faire quelque chose) » (*Roland*, éd. J. Bédier, 459); ca 1140 *leisir de* + inf. (GEOFFROI GAIMAR, *Estoire des Engleis*, éd. A. Bell, 6074); **2.** id. *a leisir* « en prenant le temps nécessaire, sans contrainte » (ID., *ibid.*, 141); ca 1165 « temps nécessaire pour faire quelque chose » (BENOIT DE STE-MAURE, *Troie*, 2025 ds T.-L.); **3.** Fin xiv^e s. « temps libre permettant de faire ce que l'on veut » (FROISSART, *Chron.*, éd. Ch. Diller, I, XXII, p. 116, 36); Ac. 1740 signale l'emploi du plur. dans la langue poét. : *d'heureux loisirs*. Substantivation du verbe a.fr. *loisir*, impers. « être permis » (2^e moitié x^e s. *lez ind. prés. sing. 3 St Léger*, éd. J. Linskill, 93), du verbe impers. lat. *licere* « être permis ». (*Dictionnaire étymologique en ligne*)

L'anglais a emprunté l'ancien nom français *leisir* et lui a fait subir une histoire comparable :

c. 1300, *leisir*, “free time, time at one's disposal,” also (early 14c.) “opportunity to do something, chance, occasion, an opportune time,” also “lack of hurry,” from Old French *leisir*, variant of *loisir* “capacity, ability, freedom (to do something); permission; spare time; free will; idleness, inactivity,” noun use of infinitive *leisir* “be permitted,” from Latin *licere* “to be allowed” (see *licence* n.).

Especially “opportunity afforded by freedom from necessary occupations” (late 14c.). (*Etymology on line*)

Ce que dit l'étymologie, tant en anglais qu'en français, c'est que le loisir, c'est le temps où on peut enfin faire ce qu'on veut. C'est également que loisir, comme verbe, signifiait justement s'adonner à l'activité qu'on préfère, la plus noble, celle que rendent enfin possible le travail et l'action. L'étymologie grecque fait les mêmes déclarations, en

ajoutant la touche que cette activité aura une nature cognitive, d'où se comprend que le loisir, la σχολή, fera donner le nom d'école, de school, à l'activité et au lieu de l'apprentissage. Son origine, qualifiée d'obscur, est supposée le verbe ἔχω, avoir, ce qui s'accorde bien avec le fait que loisir prérequière qu'on ait déjà tout ce qu'il faut pour vivre dans un certain confort. Une remarque intéressante est que le nom hébreu du travail, מלאכה, semble issu des mêmes racines que le verbe emplir, מלא, qui suppose le besoin de combler un vide, de remédier à une privation.

2. L'activité la meilleure, préférée à toutes les autres

L'activité de loisir est le but du travail et de l'action. Or tout ce qu'on fait, c'est pour être heureux. Et où trouve-t-on le bonheur? Aristote remarque une parenté très étroite entre loisir et bonheur :

2. Δοκεῖ τε ἡ εὐδαιμονία ἐν τῇ σχολῇ εἶναι· ἀσχολούμεθα γὰρ ἵνα σχολάζωμεν, καὶ πολεμοῦμεν ἵν' εἰρήνην ἄγωμεν. – Cela va de soi : le bonheur réside dans le loisir; on ne déloisite, en effet, qu'en vue de loisir, comme on ne fait la guerre qu'en vue de vivre en paix. (*Éth. Nic.*, X, 7, 1177b4-6)

La contrariété entre les mentalités ancienne et moderne, comme on la voit reflétée dans leur vocabulaire, est frappante. Aujourd'hui, le verbe de référence, c'est travailler : pour dire qu'on s'adonne à une activité de loisir, on dit qu'"on n'est pas en train de travailler". On a même oublié qu'on a déjà eu le verbe loisir. Pour Aristote, c'est l'inverse : pour dire qu'on travaille, il dit qu'on... déloisite, qu'on ne loisit pas. Pour le temps de cette communication et pour la rendre plus concrète, je me permets de ressusciter ce verbe, tel que vous l'observez dans la traduction de la citation précédente.

Ainsi, pour un moderne, ne pas travailler, c'est pour travailler ensuite davantage et mieux! Tandis que pour un Grec, déloisir (ἀσχολεῖσθαι), c'est pour loisir (σχολάζειν) davantage et mieux! À remarquer qu'au sens de déloisir, de travailler, ἀσχολεῖσθαι est au passif; à l'actif, ἀσχολεῖν signifie imposer un travail à quelqu'un, l'exclure du loisir. Travailler est ainsi compris comme une activité qu'on impose, éventuellement une punition, comme on voit Dieu imposer à Adam chassé du paradis de « gagner son pain à la sueur de son front », et le système assigner des criminels aux « travaux forcés ». Sisyphe illustre bien l'extrême de l'absurde en se voyant forcé à un travail sans fin, sans utilité.

Le latin parle comme le grec. Il nomme l'action, les affaires (*negotium*) en niant le loisir (*ne otium*). Le loisir est l'*otium* – l'*oce*, pourrait-on translittérer – et les affaires sont le *non-otium*, le *nég-oce*.

3. Activité noble

En quelle activité le loisir consistera-t-il donc? L'activité but de toutes les autres; donc la plus noble, la meilleure. Or généralement, comment loisit-on? Bizarrement, la plupart regardent le loisir plutôt comme... un trou à combler! Du temps à tuer! Et avec quoi le comble-t-on? Jeu, sport, hobby, flânage, ou... alcool, orgies de fin semaine. Ou si on est plus sérieux, du travail supplémentaire. Absurde : on travaille pour loisir, et on tourne le loisir en travail!

Comment cela? *Par manque d'éducation!* dit Aristote. Loisir, dit-il, ne s'improvise pas. Comme travailler, cela a besoin d'une éducation spéciale, sinon la capacité s'en atrophie. L'oncle Marcel attendait la retraite pour *loisir*. Que fait-il à la retraite? Il travaille encore! Mais inutilement, se mettant à la confection de meubles dont ni lui ni personne n'a besoin.

Les sages païens comprenaient déjà que le travail tend à déshumaniser, à faire oublier que l'homme le fait pour un bien plus élevé. Platon le laisse voir, en recourant à un mythe ancien :

3. Les dieux, prenant en pitié la race des hommes, trop portée à travailler (ἐπίπονον πεφυκὸς γένος), ont ordonné, comme pauses pour leurs peines, la succession des fêtes divines, et ont donné aux hommes, pour les célébrer avec eux, des Muses, ainsi qu'Apollon, leur chef, et Dionysos, dans l'idée que, du fait d'avoir banqueté avec les dieux lors de ces fêtes, *les hommes se redresseraient* (ἴν' ἐπανορθῶνται). (Platon, *Lois*, I, II, 653d)

C'est ce renversement de perspective qu'initie Dieu en imposant le sabbat, puis le dimanche, pour *imposer* la liberté de se livrer à des activités bonnes en soi, et non pas seulement alterner travail et *farniente!* L'intention n'est pas de les immobiliser, de les forcer au repos, mais d'inviter à des activités gratuites, ordonnées à la fréquentation de Dieu, à la prière, à se réjouir de leur sort plutôt qu'à l'améliorer. – Les moines, les ermites du désert égyptien, l'ont compris, en se ménageant un *état de perfection* : une vie de loisir, occupée principalement à ce qu'ils veulent le plus : prière, contemplation, étude, et le moins possible à essayer d'en améliorer les conditions extérieures. En suivant le mot d'ordre de saint Benoît : « Ora et labora! », ils recourent au travail – ils tissent des paniers, par exemple, dont ils ne se serviront jamais, que même ils jetteront ensuite – pour chasser les distractions qui nuisent à leur contemplation, plutôt que pour son utilité habituelle.

Bref, le loisir ne fait pas partie du travail; il se situe au-delà, il en représente le but; c'est la mission du travail de l'instaurer. *Il n'y a pas de vie humaine adulte tant qu'on ne goûte pas au loisir.* Même l'enfant, bien qu'il ne travaille pas, ne loisit pas. Son jeu n'est pas encore loisir; il l'y prépare en le familiarisant avec une activité gratuite, qui ne vise pas l'utilité.

4. L'aptitude au loisir compte comme puissance de base de l'âme humaine... Il s'agit du pouvoir de déborder le monde du travail... Seul un authentique loisir ouvre la porte vers une liberté qui délivre de cette anxiété sournoise qui, sur les deux pôles de l'emploi et du chômage, fait tourner une existence sans issue.

C'est dans le loisir ... que le vraiment humain se trouve secouru et préservé. (Pieper, 35-36)

4. Activité difficile

Parce qu'on a perdu le sens du loisir, qu'on ne sait plus de quoi il s'agit, qu'on le confond souvent avec le repos et l'oisiveté, on s'imagine à tort qu'il s'agit d'une activité facile. C'est au contraire la plus difficile de toutes, comme on peut s'y attendre, de l'activité la plus noble, en besoin d'être préparée par tant de travail et d'action.

5. Le [vrai] loisir revêt une plus haute difficulté que l'effort le plus fatigant du travail, de l'action. Le pire épuisement que ceux-ci entraînent se vit plus facilement. Voilà le paradoxe de l'accès au loisir, condition typiquement humaine, et pourtant surhumaine. (Pieper, 36)

Expliquant, dans l'*Éthique*, que loisir et bonheur coïncide, Aristote souligne ce caractère quasi inaccessible du loisir, même pour qui y est préparé par une éducation adéquate.

6. Ce n'est pas en tant qu'homme qu'on vit de la sorte, mais en tant que du divin nous habite. (*Nic. Eth.*, X, 7, 1177b27-28)

Il récuse toutefois la fausse humilité qui voudrait y faire renoncer.

7. On ne doit tout de même pas, ainsi que certains y exhortent, parce qu'on est homme, penser seulement aux affaires humaines, et, parce qu'on est mortel, seulement aux êtres mortels. On doit plutôt, autant qu'on le peut, s'immortaliser, et tout faire en vue de vivre selon ce qu'il y a de plus noble en soi. (*Ibid.*, 1177b31-34)

C'est très fort : *loisir* nous immortalise ! Après 2000 ans, on se rappelle de qui a vraiment *loisi* !

5. Activité alternante, sujets alternants

Travailler et loisir, bien que de natures opposées, ne sont quand même pas imperméables, ni dans l'histoire, ni dans la vie individuelle ! Pensons à la semaine de 6, de 5 ou de 4 jours ouvrables, et d'un, ou de deux, ou de trois jours de loisir ; pensons à la liturgie des heures, qui ponctue de loisir la vie du chrétien ; pensons au *rachat* du caractère fastidieux du travail, par accompagnement de chant, de conversation, de prière.

Sous un autre point de vue, chaque personne a besoin des deux : aussi tendu qu'on soit à loisir, on a besoin fréquemment de déloisir : pour dormir, se lever, faire sa toilette, s'habiller, manger... et travailler quelque peu ; et aussi chargé qu'on soit de travail, on a besoin, pour que sa vie garde du sens, de loisir un minimum chaque jour : se cultiver, prier.

Pourtant, la mentalité du tout travail qui envahit la société démocratique se sent tenue de voir et justifier toute activité de loisir comme un travail, faisant ainsi de chaque personne un Sisyphé. *Libérer*, par exemple, les arts dit serviles, en prétendant trouver leur fin en eux-mêmes, pour leur conférer plus de dignité, a comme résultat de les priver de leur motif naturel, de les rendre vains ; et inversement, ramener les arts libéraux sur le même pied que les serviles les avilit, par exemple, en persuadant les artistes de se voir comme des travailleurs astreints à accorder leur production aux caprices de qui les commandent, et de les produire pour un salaire.

6. Le travail, oisiveté déguisée

Assimiler le loisir à l'oisiveté le calomnie, on l'aura compris. Pieper couronne cette dénonciation avec un renversement de perspective dont il a le génie : *le travail, déclare-t-*

il, prête plus facilement à oisiveté que le loisir! « **8a.** Le besoin frénétique de travailler, de planifier, d'améliorer sa situation, est de l'oisiveté pure. » (Pieper, xi)

Waw! Normalement, tous concèdent d'office le travail pour bon et utile. C'est au loisir qu'on impose le fardeau de la preuve : c'est lui qui a l'air oisif, c'est à lui de se disculper.

8b. Le loisir a mauvaise presse. Pour le puritain, il est la source du vice; pour l'égalitaire, il dénonce le privilégié. Le marxiste le regarde comme un injuste surplus, dont une minorité jouit aux dépens de la majorité. (*Ibid.*)

Si bien que chacun justifie son occupation, de la plus noble à la plus vile, du premier ministre au mendiant, en protestant qu'il s'agit de travail. « **8c.** En démocratie, personne n'est à l'aise qu'on le voie loisir. Tous diront qu'ils travaillent fort pour vivre. » (*Ibid.*)

Pieper renverse la donne : le travail, déclare-t-il, devient plus facilement oisiveté. D'où peut-il tirer une idée d'apparence aussi farfelue?

L'étymologie veut nous éclairer. *Oiseux*, en français du XII^e siècle, *idle*, en vieil anglais, et des mots équivalents en d'autres langues d'origine germanique, ont d'abord dénoncé comme *vains* et *inutiles*, des objets, des paroles, des actions. *Ils ne reprochaient pas à l'action son absence, mais sa viduité, sa vanité, son inutilité*, en clair : *son incapacité de conduire à une fin bonne*. En corrélation, *oisiveté* désignait la disposition qui fait agir en vain. Manifestement, voilà en priorité l'activisme, ce fait d'agir, d'agir même beaucoup, mais sans prendre le temps ni la peine, ni même être capable, de s'aligner efficacement sur une fin qui en mérite l'effort. « Affairé sans rien faire » (2 Th 3, 11), dirait saint Paul.

C'est seulement par la suite que *oisiveté* et *idleness* sont venus à signifier l'inaction, étant donné qu'elle aussi est vide, vaine, inutile, quant à réaliser quelque fin bonne.

L'expression *mère de tous les vices* acquiert ainsi une tonalité différente. Ce n'est pas seulement, ni même surtout, l'inaction qui engendre les vices, mais plus précisément l'inaptitude à loisir, l'incapacité de libérer du temps pour réfléchir, pour se voir tel qu'on est et voir clairement ce qu'on fait, pour le corriger, l'adapter efficacement à une fin légitime. D'où cette image : « **9.** Pour se défendre contre la connaissance de soi, cette oisiveté agitée est occupée à fracasser tous les miroirs dans la maison. » (Pieper, xi)

Autre remarque de Pieper, encore inattendue, mais géniale : la capacité d'arrêter de travailler pour *loisir* *présuppose une satisfaction de ce qu'on est, une joie d'être*, à laquelle l'activiste, justement, est fermé, fiévreux qu'il est de changer la donne.

10. Il ne peut y avoir loisir ... que lorsqu'on est content de ce qu'on est. (Pieper, 30)

Du coup, on comprend la tristesse inhérente au travail sans fin, cette étrange tristesse, si peu comprise que tous ont oublié jusqu'à son nom d'*acédie*, et qui se mue en colère dès qu'on se soucie assez du bien d'un activiste pour l'exhorter à s'arrêter un peu, à s'accorder du bon temps. « **11.** *L'acédie, c'est le mécontentement de ce qu'on est.* » (Pieper, 30) Profondément, c'est le refus d'être homme, être rationnel, appelé à participer, ne fût-ce que fugacement, à quelque chose de la vie divine. V.g. Suzanne : "Et le cœur!?"

12. L'oisiveté, pour l'ancien code de conduite, signifiait spécialement ceci : un

homme avait démissionné de l'exacte responsabilité liée à sa dignité... Cet homme, somme toute, n'aimait pas son existence d'homme; il employait toute son énergie, tout son activisme, à se faire autre que lui-même. Une tristesse l'avait saisi face au Bien divin présent en lui. (Pieper, 28)

B. *Activité cognitive*

Loisir, donc, c'est pratiquer l'activité la plus heureuse, celle qu'on désire le plus, qui coïncide avec être heureux, qu'on est toujours seulement à préparer quand on travaille ou qu'on agit : c'est le but même du travail et de l'action. Quelles activités peut-on nommer là? La musique? Les arts libéraux en général? La philosophie? Quel caractère va gagner à une activité un statut si honorable?

a) *Sagesse*

Saint Thomas nous met sur la piste lorsqu'il distingue les arts libéraux des arts serviles :

13. Ne méritent de se qualifier de *libéraux* que les arts *ordonnés à savoir*. Tous ceux qui, au contraire, sont ordonnés à quelque utilité à réaliser par l'action se qualifient de *mécaniques*, c'est-à-dire de *serviles*. (*In I Met.*, leç. 3, #59)

Deux points à retenir. D'abord, il s'agit d'activités *libres*, c'est-à-dire *pas imposées, choisies, faites pour elles-mêmes*, pour ce qu'elles ont-elles-mêmes de bon, et non pour en préparer d'autres. Comme un homme libre en est un qui s'appartient à lui-même et qui fait pour lui-même tout ce qu'il fait.

Ensuite, il s'agit de *connaître*. **Loisir, c'est connaître !** Connaître avec ses sens, mais encore plus connaître avec son intelligence. Toute une surprise, mais qui cesse d'en être une, si on se rappelle que ce qui fait qu'un être humain en est un, c'est d'être rationnel, doté d'intelligence. Il n'est que normal que la perfection qu'il vise par-dessus tout soit l'excellence de son opération intellectuelle.

L'étymologie de son nom grec pointait déjà dans cette direction, si on laisse de côté les sens qui résultent de la confusion du loisir avec la simple absence de mouvement, avec le repos et avec l'oisiveté :

14. Σχολή, ἥς (ή) **A** *subst.: propr.* Arrêt, d'où : **I** ~~repos~~, loisir... **1** occupation d'un homme de loisir... *particul.* occupation studieuse, entretien savant, étude... σχολὰς λέγειν ... faire des cours, des conférences || **2** association savante, ARSTT. *Pol.* 2,9,2 || **3** lieu d'étude, école... || **4** produit de l'étude, traité, ouvrage || **II** ~~relâche, trêve~~... || **III** *en mauv. part*, ~~inaction, oisiveté~~ || **B** *adv. au dat.* σχολῆ : **1** lentement... || **2** *en prenant son temps, c. à d. a.* : à loisir, sans hâte... sans se presser; *b.* : ~~peu volontiers, guère, difficilement, pas du tout~~... || **3** ... *introduisant un argument a fortiori* — ~~encore moins~~... (*obsc.*, on a rapp. ἔχω!). (BAILLY, 1887-1888)

Les dérivés vont dans le même sens. Σχολάζειν, par exemple, parle d'*avoir* ou de *prendre du loisir*, d'*avoir le loisir de*, de *consacrer son loisir à*, d'*être l'auditeur ou le disciple de*, de *tenir école*, de *faire des conférences*.

Loisir, c'est connaître, connaître de la façon la plus excellente, connaître donc ce qui s'y prête le plus, ce qui mérite le plus de l'être excellemment. Cette excellence de connaissance qui fait l'objet du loisir a un nom : c'est la σοφία, la *sagesse*. Voilà qui donne toute sa portée à la déclaration qui initie la *Métaphysique* : « **15.** *Par nature, tout homme désire connaître* (et donc le mieux possible : la sagesse!). Un signe en est déjà l'affection vouée à la sensation, qu'indépendamment de son utilité on aime pour elle-même. » (*Mét.*, A, 1, 980a21-23)

« Tout homme désire connaître » : non pas : tout homme est curieux, potineux, mais tout homme aspire à la meilleure connaissance qui soit, à la sagesse comme à son bonheur, sa perfection. Tout homme est par nature φιλόσοφος, amoureux de la sagesse! De la sagesse, pas de la philosophie! C'est la même chose, mais le nom '*philosophie*' a été choisi par erreur. Par humilité, Pythagore a préféré qu'on le considère un *amant de la sagesse*, plutôt qu'un *sage*, conscient qu'il était de sa profonde ignorance. Mais un *amant de la sagesse*, pas un *amant de l'amour de la sagesse*, comme le suggère le nom φιλοσοφία, initiant une régression à l'infini : pas *philosophe*, mais *professeur de philosophie*!

Bref, *loisir, c'est au mieux chercher et jouir de la sagesse*. Alors pourquoi associer les arts libéraux au loisir? À quel titre littérature, musique, peinture, sculpture, méritent-ils de compter comme loisirs? Quel motif incite saint Thomas à les dire *ad sciendum*, ordonnés à la connaissance? Écrire, composer, peindre, sculpter sont pourtant des actes extérieurs, pas des opérations de connaissance. Certes! Mais toute leur intention vise des œuvres à simplement admirer pour leur beauté, à connaître avec plaisir. Et ce plaisir esthétique procure une expérience initiale de la gratuité et de la contemplation qui prépare à aimer la sagesse, connaissance gratuite, qui en donne un goût que le travail excessif asphyxie. L'amour aussi prépare à la contemplation gratuite, inutile, qui simplement plaît.

Chez l'homme, finalement, tout existe en vue de la sagesse : sa constitution physique soutient des sens destinés à nourrir la raison; la production de ses mains sert son action; son action même, morale, c'est-à-dire soumise à la raison, veut permettre à celle-ci d'opérer avec toute son excellence, d'atteindre la sagesse justement.

b) Éducation

Un esprit contemporain ne manquera pas de s'étonner, voire de se scandaliser, à voir la sagesse prétendre monopoliser le loisir. Qui donc consacre son loisir à *la consolation de la philosophie*? Bien peu s'y intéressent. D'ailleurs, ceux qui prétendent le faire, sont loin de présenter une image séduisante du bonheur. Les soi-disant philosophes ont toute l'apparence d'originaux, de marginaux, de fous, quand ils n'ont pas carrément figure de déments, avec leurs lubies insensées. Descartes et son doute! et sa déduction les yeux fermés! Kant et son devoir! Hegel qui se prend pour le Savoir Absolu! Nietzsche en amour avec son cheval!

C'est que le loisir authentique ne s'improvise pas. Il requiert une éducation qui doit commencer dès la naissance. L'accès à la sagesse, la joie de sa découverte, le plaisir de sa contemplation, nécessitent des habiletés, des compétences, des familiarités qu'on ne peut

plus se donner une fois adulte, ou une fois relativement réglés ses problèmes de vie pratique, et encore moins... à la retraite. La fidélité au bon sens, la maîtrise de sa langue et de celle des plus grands sages, la familiarité avec les œuvres littéraires, le sens et l'amour de la vérité, l'initiation au meilleur de la tradition, à l'histoire, aux arts libéraux, l'habileté dialectique, tout cela doit débiter dès l'âge le plus tendre, et la capacité s'en atrophie avant la fin de l'adolescence. Privé de ce bagage, le contemporain commun ne saurait que gaspiller son loisir en repos excessif, jeu, amusement, curiosité informatique, quand ce n'est pas en débauche. On ne s'étonne pas alors que les gens sérieux préfèrent travailler.

Aristote consacre des formules frappantes à marquer l'esprit de l'éducation qui prépare à la vie intellectuelle. Parmi les matières que l'école a mission de transmettre aux enfants, il insiste sur la plus étonnante, la musique, qui ne s'impose pas d'emblée comme une matière sérieuse. *Les fameux vendredis de musique!*

« **16a.** La musique, on pourrait bien se demander pourquoi l'enseigner à l'école, car actuellement la plupart ne s'y adonnent que par plaisir. On l'a pourtant introduite dans l'éducation dès l'origine », à cause du risque que très tôt l'enfant, à l'encontre de sa nature humaine, se ferme à toute gratuité et apprécie tout bien uniquement par son utilité. C'est que, martelle Aristote, « notre nature même ne veut pas seulement qu'on *déloisisse* correctement (ἀσχολεῖν ὀρθῶς) », qu'à l'école on se prépare seulement à *travailler*; « elle veut encore qu'on soit à même de *loisir* noblement (σχολάζειν καλῶς) ». Une déclaration solennelle met en relief cette affirmation : « Αὕτη γὰρ ἀρχὴ πάντων, car voilà le principe de toute l'éducation! » (*Pol.*, VIII, 3, b27-32)

Aristote ne nie pas l'importance et la valeur du travail : « **16b.** Il faut les deux! » Mais il renverse l'appréciation erronée de leur hiérarchie. « L'acte (le fait) du *loisir* (τὸ σχολάζειν) est préférable à celui du *déloisir* (τῆς ἀσχολίας), et il est sa fin. » Aussi devient-il indispensable d'apercevoir clairement quelles activités au juste méritent de compter comme loisir, et de se mettre dès la première éducation à y préparer.

Tout de suite alors, avec une actualité de nature à choquer tous nos joueurs invétérés, Aristote refuse au jeu la nature de loisir, une conception absurde à ses yeux : « On doit se demander à quelle activité doit s'adonner qui *loisite*. Il n'est assurément pas question que ce soit à jouer, car forcément alors le jeu se ferait le but de notre vie, une chose impossible à admettre! » Il surprend encore en renvoyant le jeu dans le royaume du travail :

De fait, c'est plutôt en contexte de *déloisirs* (μᾶλλον ἐν ταῖς ἀσχολίαις) qu'on doit user de jeux. En effet, peiner requiert de se reposer, et le jeu vise le repos. Qui peine a besoin de repos, et c'est ce que vise le jeu. Or *déloisir* entraîne peine et tension. Aussi doit-on y mêler du jeu, attentif au bon moment d'en user à titre de remède, car le plaisir de pareille activité détend et délasse l'âme. (*Ibid.*, 1337b33-1338a1)

Au contraire du travail, assure Aristote, cela va de soi, « **16c.** le loisir inclut en lui-même son propre plaisir et son bonheur (τὴν ἡδονὴν καὶ τὴν εὐδαιμονίαν), il est lui-même la vie de félicité (τὸ ζῆν μακαρίως) ». Tout cela est étranger à qui *déloisite* (τοῖς

ἀσχολοῦσιν) et réservé à qui *loisit* (τοῖς σχολάζουσιν). C'est que, explique-t-il, « celui qui déloisit (ὁ ἀσκολῶν) le fait *pour une fin qu'il n'a pas encore atteinte*, fin qui est le bonheur, lequel n'implique plus aucune tristesse, mais du plaisir » (*Ibid.*, 1338a1-6).

Vient alors la considération qui nous intéresse au plus haut point : l'éducation, selon qu'elle est adéquate ou fautive, va *rendre capable de loisir*, ou *en empêcher définitivement*. Plus ou moins consciemment, tout homme ordonne sa vie en vue de loisir, en vue de pratiquer l'activité qu'il assimile au bonheur. Mais c'est son éducation qui le porte à identifier telle ou telle activité comme bonheur, comme activité la plus capable de le satisfaire comme homme. « **16d.** Ce plaisir », continue-t-il, ce bonheur tant convoité, « tous ne le voient pas pareil »; bien à l'opposé, « chacun le conçoit d'après ce qu'il est, d'après sa disposition (τὴν ἔξιν) », qu'il a héritée de son éducation et de la vie qu'elle lui a fait mener : « L'homme le plus excellent », de nature et d'éducation, « conçoit le bonheur le meilleur et l'attend des activités les plus nobles ». Privé de la meilleure éducation, sous-entend-il, on voudra élever au titre de loisir et de bonheur des biens inférieurs qui sont loin de mériter cet honneur, et sans doute même pour certains, malheureusement, des activités indignes. Il est donc de la plus haute importance de soigner l'éducation qui prépare au loisir, en prenant conscience que son contenu diffère essentiellement de l'éducation au travail.

Manifestement, par conséquent, aussi en vue d'accéder en sa vie au *loisir* (πρὸς τὴν ἐν τῇ διαγωγῇ σχολήν) [et de ne pas y être limité au *déloisir*], il y a une instruction et une éducation spéciale à recevoir, dont les objets en sont auxquels on s'intéresse pour eux-mêmes, tandis qu'on s'intéresse à ceux qui préparent au *déloisir* (πρὸς τὴν ἀσκολίαν) en tant que nécessaires pour des fins distinctes de lui. (*Ibid.*, 1338a6-13)

C. *Activité culturelle*

Le loisir donc, qui n'est pas seulement le *temps* libre, mais l'*activité libre* qui mérite de l'occuper, est la fin que vise naturellement tout homme qui travaille, tout homme, aussi, qui mène une activité pratique. Son temps libre, l'homme est appelé et porté à le vouer à se cultiver, à dégrossir ces facultés que la nature lui a données si indéterminées, en si grand besoin de complément. Le temps libéré par un travail et une action de plus en plus efficaces grâce à l'expérience permet à notre intelligence de se familiariser avec la nature environnante. Cette attention désintéressée à la nature fournit l'occasion de découvrir, souvent par accident, des procédés, et d'inventer des outils qui augmentent l'efficacité du travail et de l'action, ce qui résulte en loisir supplémentaire. Cette culture progressive s'est nommée d'après sa similitude avec la culture de la terre, qui a besoin elle aussi d'être aménagée pour produire efficacement ce qu'on en attend. Quand même, pour se concevoir et mettre en place, l'agriculture, toute pratique qu'elle soit, a déjà présupposé passablement de loisir : du temps non totalement voué à la cueillette et à la chasse ou à quelque problème immédiat de survie, et ainsi applicable à l'observation et à la réflexion libres. Aucune possibilité ne s'offre de s'adonner à l'agriculture et d'en imaginer et perfectionner les procédés, tant qu'on est serré de près par une pléthore d'adversités. La même condition s'impose à toutes les inventions pratiques : elles exigent

le loisir de quelque réflexion sur l'action passée, quelque observation de la nature extérieure.

Au sommet de ces intérêts spéculatifs, en perfectionnement suprême de la raison, s'est développée la sagesse, recherche et contemplation des causes de tout être et de tout changement. C'est elle aussi qui réclame le plus de temps libre pour être découverte et développée, transmise et reçue. Tellement, dit Aristote, qu'on ne peut la découvrir tant qu'on est pressé par quelque nécessité non seulement de survie, mais *même de confort*. Même se tromper exige loisir! Descartes et Marx = parasites!

17. L'histoire en témoigne. On tenait déjà presque tout ce que requièrent même la facilité et l'agrément de la vie, quand on a commencé à rechercher pareille sagesse (ή τοιαύτη φρόνησις). (*Mét.*, I, 2, 982b22-24)

De toujours, donc, l'homme cherche spontanément à libérer son temps, à organiser son action et son travail de manière à ce qu'il lui reste du temps non seulement pour se reposer, mais en loisir pur. Semaine de quatre jours! De trois jours! Mais qu'est-ce qui l'y attire d'abord? Que sera concrètement le premier intérêt de son loisir? À cette question encore, Pieper offre une réponse déconcertante. Comment l'homme loisit-il initialement? Universellement, *il sacrifie à Dieu*. Ce qu'il coupe sur son temps de travail et d'organisation, sa première impulsion est de l'offrir à Dieu. Émerveillé de l'univers qui l'entoure, reconnaissant pour la vie qu'il y mène, sûr qu'il les doit à un Être supérieur à lui, il le célèbre, lui rend grâces, lui sacrifie ce qu'il a de plus précieux comme fruits de son activité. C'est cet esprit de fête qui le motive tout d'abord à se ménager du loisir. Sans ce souci de culte, déclare Pieper, aucun loisir ne naît. Leur révélation respective a porté Juifs et Chrétiens à ordonner ce culte en une liturgie précise lors de fêtes régulières. Déjà naturellement, cependant, toutes les nations l'ont fait, selon une mythologie variable.

18. La culture dépend du loisir, simplement pour exister; mais le loisir lui-même n'est pas possible sans un lien vivant durable avec le culte, avec l'adoration de Dieu. (Pieper, xiv)

Ce ne sont pas des considérations théoriques sur son bonheur qui motivent l'homme initialement à libérer du temps. C'est la satisfaction de ce qu'il possède déjà, c'est un élan spontané à célébrer qui est responsable de sa nature et de sa vie. Le fondement de tout loisir, c'est l'impulsion à tenir un festival, à fêter Dieu et tout ce qui procède de Lui. La racine ultime du loisir, sa motivation la plus profonde, c'est l'adoration.

19. *La célébration et le festival constituent le cœur du loisir.* Aussi, le loisir dérive sa possibilité et justification la plus profonde de la source même d'où le festival et la célébration dérivent la leur. *Et c'est l'adoration!* (Pieper, 50)

Je signalais plus haut que ce qui rend oisif, au sens de *workaholic*, *affairé sans rien faire*, c'est de rejeter la condition humaine, refuser sa vocation, boudier justement l'excellence humaine qui motive le loisir et, partant, toute activité. L'oisiveté est enfant de pusillanimité, de mesquinerie. Et l'activisme en est le déguisement le plus réussi.

Inversement, dès que l'homme endosse sa nature, dès qu'il accepte sa place dans l'univers, il est en fête et adore qui il reconnaît responsable de cette ordonnance.

20. Expérimenter et vivre une harmonie avec le monde, d'une façon tout à fait différente de celle de la vie quotidienne, voilà le sens du *festival*. Or aucune harmonie plus intense avec le monde ne peut être imaginée que la *louange de Dieu*, l'adoration du Créateur de ce monde. (Pieper, 50)

Aussi percutante, dérangement peut-être, que soit pareille affirmation, elle constitue pourtant un fait historique facile à vérifier. Toute fête, toute cérémonie présente spontanément et effectivement un aspect religieux. L'homme n'arrive pas à fêter sans se référer à Dieu, même en ses pires orgies, où il reconnaît un Bacchus, un dieu de l'orgie. À moins d'y mettre beaucoup d'efforts, d'idéologie, d'oppression, d'hypocrisie.

21. Cette déclaration est souvent reçue avec un mélange de malaise et/ de réticence, mais sa vérité ne peut se nier. Le festival le plus festif qu'on puisse célébrer est une adoration religieuse, un *culte*, et il n'en existe aucun qui ne tire pas sa vie de pareille adoration ou n'en dérive pas son origine, qu'il s'agisse du *mardi gras* ou d'un mariage. (Pieper, 50-51)

Ce rapport de la fête avec la divinité ne résulte pas d'un commandement, d'une autorité humaine. C'est un fait naturel, inévitable, spontané, même si les dispositions de détail de son exécution relèvent d'autorités civiles ou religieuses, ou, comme chez les Juifs et les Chrétiens, de révélations et prescriptions divines. Toutes les fêtes des peuples que l'histoire a enregistrées en témoignent. Une preuve par l'absurde en est fournie aussi par le caractère forcé et minable, insatisfaisant, des fêtes où on s'efforce d'ignorer Dieu. Rien de plus terne et décevant, par exemple, qu'un mariage ou des funérailles purement civils. Leur relation aux fêtes religieuses, raille Pieper, est *celle des poteaux aux arbres*.

Un indice encore par l'absurde de l'esprit de fête qui anime le loisir est ce qui en reste même chez qui a perdu tout sens du vrai loisir : tout le monde se cherche sans cesse quelque prétexte de fêter, de sortir du sérieux de la vie quotidienne.

CONCLUSION

Voilà qui me paraît indéniable, à regarder l'histoire en face. Un peu comme le principe de non-contradiction et ses semblables, on ne peut sérieusement penser le contraire. Avec de la mauvaise volonté ou de l'ignorance, avec beaucoup de désir qu'il en soit autrement, on peut le nier verbalement, on peut échafauder une argumentation à l'appui, on peut s'évertuer à agir comme s'il en allait autrement. Mais tout cet effort finit par prouver par l'absurde que le loisir constitue effectivement l'intention profonde du travail, et que l'adoration du créateur de l'univers et la joie d'être homme en fournissent la motivation initiale.

C'est l'avarice, au fond, qui inspire le dégoût pour le loisir sous toutes ses formes et suscite l'idolâtrie du travail et de l'économie. « À quoi bon cette perte ? On aurait pu vendre ce parfum très cher, et en donner le prix aux pauvres » (Mt 26, 9), dit Judas. Consacrer tout ce dont on dispose d'énergie et de moyens au travail, à l'amélioration de

ses conditions de vie, à l'utile, en somme, aboutit paradoxalement à détruire toute utilité. Car c'est nier pratiquement toute réalité bonne en soi, meilleure que l'utile, à laquelle l'utile serait utile. Toute cessation de travail devient ordonnée au travail, soit comme repos qui le prépare, soit comme célébration artificielle qui en maintient l'idolâtrie.

22. Le monde du *tout travail* n'admet aucun espace, terrain ou temps inutilisé, et spécialement pas pour de l'adoration et de la fête. Il est régi par le principe de l'utilité rationnelle, auquel est rigoureusement soumis le monde du *travailleur pur*. Là, un festival est soit une pause (donc seulement là pour servir au travail), soit une célébration plus intense des principes du travail (comme les *Jours du Travail*, et donc appartient encore au monde du travail). (Pieper, 53)

Réinvestir dans l'utile tout résultat du travail et de l'action les stérilise. Et rend la richesse impossible. Aduler le travail fait de tous les hommes des pauvres, incapables de dépenser pour de vrais biens. Le travail absolu n'enrichit pas, il asservit, fait courber l'échine. *Mon riche taiwanais, qui vivait pauvrement!*

23. Rien ne peut prévenir le monde du *travailleur pur* d'être un monde pauvre, stérile... Le principe d'utilité qui préside à la naissance du monde du *tout travail* interdit toute richesse réelle, tout superflu... *Le travail ne te fait pas riche, il te courbe seulement*, selon le vieux proverbe russe. (Pieper, 53)

Au contraire, la célébration, le festival, la cérémonie, justifie les plus grandes dépenses, réclame la richesse. Le culte porte naturellement à *sacrifier* les plus grands biens, les *faire sacrés*, les mettre à part pour remercier Dieu et l'implorer de continuer sa bienveillance.

24. C'est dans la nature du festival religieux de créer un espace d'abondance et de richesse... C'est que le *sacrifice* est au centre du festival. Qu'est-ce? C'est un cadeau volontairement offert, rien d'utile, tout l'opposé d'une chose utile. Ainsi, seulement en /pleine adoration, apparaissent des ressources que le monde du *tout travail* ne peut entamer, un espace de don incommensurable..., un superflu dégagé de tout usage prévu, une richesse authentique : voilà le *festival time!* (Pieper, 53-54)

Voilà l'ambiance qui engendre le loisir : réfléchir, méditer, augmenter sa connaissance de Dieu et de la nature. Notre société le prouve à l'envers : son apostasie élimine l'une après l'autre les fêtes religieuses, rebaptise en profane tout ce qui porte un nom sacré, et ne réussit qu'à rendre toute apparence de loisir plus pénible que le travail. Chacun en vient à préférer le lundi au dimanche, à traiter dimanche et congés en jours ordinaires.

25. Divorcé du domaine de la célébration adorative et de son influence, ni loisir ni festival ne garde de sens. Séparé de l'adoration, le loisir devient pénible. (Pieper, 54)

Sa dimension religieuse disparue, tout loisir devient oisiveté, comme on a vu que le travail pour le travail devenait oisiveté. Tout se fait pour rien, tout ennuie, jette en acédie. L'ennui, c'est remarquable, colle à qui est incapable de vrai loisir; pour lui, tout a perdu intérêt. Il lui faudra des sensations de plus en plus fortes et violentes pour conserver envie de vivre, avant d'en désespérer totalement et de réclamer assistance pour mourir.

26. De là sont issus des loisirs factices, aussi non-loisirs que l'oisiveté... Tuer le temps et s'ennuyer gagnent du terrain... *De fait, seulement qui a perdu la puissance spirituelle de loisir peut s'ennuyer.* Alors, Désespoir, frère d'Agitation, montre sa tête hideuse. Une phrase du *Journal intime* de Charles Baudelaire nous tisonne avec la froide précision de son cynisme, au moment de formuler cette connexion : « On doit travailler, sinon par inclination, du moins par désespoir, puisque, comme je l'ai éprouvé tout à fait, travailler est moins ennuyeux que de s'amuser. » (Pieper, 54)

*Yvan Pelletier
Professeur retraité
Faculté de philosophie
Université Laval, Québec*